

Documents

10 et 11 octobre 1870 - Artenay et Orléans

■ *Source : "Un mois de commandement au 15e corps", général de la Motte Rouge, Orléans - Herluison 1889*

- **Rapport officiel adressé à M. le ministre de la Guerre par le général d'Aurelle de Paladines et rédigé par le général Borel, chef d'état-major du 15e corps pages 69 à 78**



15^e Corps d'armée

Rapport officiel adressé à M. le ministre de la Guerre sur les combats livrés à Artenay et Orléans les 10 et 11 octobre 1870, par le général d'Aurelle de Paladines.

J'ai l'honneur de vous adresser le rapport détaillé que vous m'avez demandé sur les événements militaires qui se sont passés autour d'Orléans.

Dès que les Prussiens menacèrent d'envahir la Beauce, la brigade Ducoulombier (division Reyau) fut portée à Artenay pour couvrir la route de Paris. A mesure que l'ennemi s'approchait davantage, cette brigade restreignait de plus en plus ses mouvements; elle se maintenait cependant dans sa position, lorsqu'une panique fit évacuer Orléans où l'ennemi ne se présenta pas.

Le général de Polhès fut aussitôt chargé d'aller réoccuper Orléans avec les troupes qu'il avait sous la main à Bourges. Ces troupes se composaient de tirailleurs indigènes et de 2 compagnies de chasseurs à pied auxquels vinrent se joindre le bataillon du Loiret et quelques autres bataillons de mobiles, le tout comprenant la force de 9 bataillons avec un effectif de 13.000 hommes. Le général avait emmené avec lui de Bourges deux batteries et recueillit à Orléans la brigade de cavalerie qui y avait rétrogradé d'Artenay et qui, à partir de ce moment, fut sous les ordres du général de Longuerue.

Le plan qu'avait à suivre le général de Polhès lui était pour ainsi dire imposé par la nature du terrain et par celle des troupes qu'il avait à sa disposition. On peut le résumer ainsi: occuper fortement la forêt avec l'infanterie et faire des sorties avec la cavalerie pour empêcher l'ennemi de fourrager.

La brigade de Longuerue, appuyée dans sa marche par 1200 tirailleurs indigènes et un peu d'artillerie, devint plus hardie et plus agressive et ne tarda pas à attirer l'attention de l'ennemi qui renforça immédiatement ses troupes d'avant-postes; une seconde fois, la brigade de Longuerue se vit de plus en plus pressée, si bien que le général Reyau qui avait dû laisser d'abord sa brigade de cuirassiers à Blois, crut nécessaire de se porter en avant jusqu'à Meung, pour être à même de soutenir sa 1ere brigade au besoin. L'ennemi qui avait tâté la forêt sur plusieurs points et qui avait trouvé du monde partout, crut qu'elle était très fortement occupée et déboucha un jour en forces sur Pithiviers avec une dizaine de mille hommes de toutes armes.

L'approche de cette colonne faisant craindre une attaque sur Orléans, le général de Polhès réunit les chefs de corps pour savoir ce qu'il y avait à faire: il fut décidé qu'il était imprudent d'accepter la bataille, parce qu'on craignait une panique à travers la ville et on prit le parti d'évacuer une seconde fois Orléans. Ces faits se passaient le 26 septembre.

L'ennemi ne vint pas encore occuper cette ville, soit parce qu'il la crut mieux gardée qu'elle ne l'était réellement, soit qu'il ne se crût pas assez en force.

Le général de Polhès revint aussitôt à Orléans, où il rappela toutes ses troupes. Pour se maintenir dans cette position, il crut nécessaire d'appeler encore 5 bataillons de mobiles et de concentrer en avant d'Orléans la division Reyau et la brigade Michel, en tout 7 régiments ou 28 escadrons. On augmenta l'artillerie de deux batteries. Si cette concentration eût été faite rapidement, si on eût pris vigoureusement l'offensive, il est probable qu'on eût obtenu, pour le moment, quelque succès, mais on tâtonna pendant près de huit jours et ce ne fut que le 6 octobre que le général Reyau attaqua les Prussiens et les força de rétrograder.

Afin de déblayer la plaine, on opéra un mouvement combiné sur Pithiviers qui avait été jusque-là un centre de réunion de forces prussiennes; on y entra sans coup férir ; l'ennemi l'avait évacué la veille à la suite du combat de Toury.

Un instant, on put croire qu'on avait déblayé la situation, lorsque des nouvelles, venant de tous les côtés, nous apprirent que l'ennemi arrivait avec des forces beaucoup plus considérables qu'auparavant.

La concentration de notre cavalerie et les bruits répandus de tous les côtés de la formation de l'armée de la Loire, avaient dû nécessairement attirer son attention.

La marche sur Toury avait pu le confirmer dans l'idée que notre intention était de déboucher par Orléans; c'est ce qui explique la mesure qu'il crut devoir prendre de tripler les forces qu'il avait sur ce point et d'en changer le commandement qui venait d'avoir plusieurs échecs successifs.

C'est dans ce moment et dans cette situation que le général de la Motte Rouge fut chargé par le gouvernement de la Défense nationale de prendre la direction des opérations au delà de la Loire, et tout d'abord, il faut bien établir ce fait: que lorsque le général de la Motte Rouge arriva le 7 à Orléans, l'ennemi avait déjà pris son parti et que les renforts étaient en route pour marcher sur Orléans.

Après l'occupation de Pithiviers, le général de la Motte Rouge, ignorant encore la marche des renforts ennemis, avait le projet de concentrer les 2e et 3e divisions à Orléans, de porter la 1ere à Montargis et d'occuper Fontainebleau.

En attendant, comme la forêt était fortement occupée par les mobiles et qu'il pensait être suffisamment couvert de ce côté, il avait donné l'ordre à la cavalerie de se porter vers Patay, afin de pouvoir, suivant les besoins, marcher soit sur Étampes, où on signalait un gros corps de troupes, soit sur le département d'Eure-et-Loir, qui était alors très sérieusement menacé. Déjà les ordres pour le mouvement de concentration des troupes étaient préparés, lorsque les événements se précipitèrent tout à coup et ne lui laissèrent pas le temps de réaliser ses projets. En effet, Pithiviers fut occupé le 8; le 9, la colonne y fit séjour, mais pour en partir le soir même, puisqu'elle était déjà menacée sur la gauche. Le 10 au matin, elle occupait la position suivante: la brigade de Longuerue avec 2 compagnies de chasseurs et une demi-batterie d'artillerie, à Artenay ; en 2e ligne, la brigade Michel à Saugy et à Creusy ; enfin en 3e ligne, à Chevilly, la brigade de cuirassiers avec les tirailleurs indigènes, le 12e régiment de mobiles et un bataillon du 29e.

Vers les 9 heures, la brigade de Longuerue, attaquée par des forces supérieures et une nombreuse artillerie, ne put se maintenir à Artenay; elle se replia sur la brigade Michel. D'un autre côté, le général Reyau se portait en avant avec les cuirassiers, les tirailleurs indigènes, un bataillon de mobiles et une batterie rayée de 8 ; ces forces prirent position à 3 kilomètres environ sur la route d'Artenay, ayant leur front couvert par les bois, dans lesquels s'établit l'infanterie; la batterie de 8 s'établit à l'extrémité gauche du bois, ayant à sa gauche 4 régiments de cavalerie pour la soutenir; le reste de la cavalerie fut déployé en arrière du centre.

Pendant plusieurs heures, notre batterie rayée de 8, soutenue par six pièces de 4, soutint avantageusement une lutte contre l'artillerie ennemie qui développa devant nous environ quarante pièces de canon. Pendant cette vive canonnade, l'ennemi, suivant son habitude, préparait deux mouvements tournants, l'un sur notre gauche avec le 5e régiment de cavalerie et une batterie d'artillerie, l'autre sur notre droite avec de l'artillerie, de la cavalerie et de l'infanterie.

Pour appuyer l'infanterie de notre droite, on envoya successivement les 3 bataillons du 12e régiment de mobiles et deux compagnies de tirailleurs. Après un feu très violent d'artillerie dirigé sur le bois où se tenait notre infanterie, l'infanterie ennemie se porta en avant, gagna peu à peu du terrain et finit par déloger du bois nos mobiles qui, dès qu'ils furent en plaine, furent assaillis par une grêle d'obus et de boulets et chargés par la cavalerie. Ces jeunes troupes qui, jusque-là, s'étaient très honorablement conduites, s'enfuirent en désordre du côté de Chevilly en suivant la ligne du chemin de fer. Un bataillon de chasseurs à pied de marche et un bataillon du 29e qui étaient en réserve, se portèrent en avant pour soutenir la retraite du 12e de mobiles.

Sur notre gauche, le mouvement tournant de la cavalerie ennemie avait obligé la nôtre à faire un changement de front; comme on avait été prévenu par des reconnaissances des mouvements de l'ennemi, longtemps à l'avance, on avait pu porter de ce côté nos escadrons. Malgré cette concentration, notre cavalerie ne put pas soutenir celle de l'ennemi et fut obligée d'évacuer la plaine, en repassant de l'autre côté du chemin de fer. Dans ce mouvement rétrograde, fait trop précipitamment, la batterie de 8, qui avait une grande difficulté à suivre ce mouvement à travers les terres labourées et fortement détrempées, fut d'abord très inquiétée et plus tard chargée par la cavalerie ennemie qui nous enleva deux pièces, l'une à cette batterie, l'autre à une section de 4 qui était sur la route. Un effort de notre cavalerie eût pu, peut-être, arrêter cette charge et nous éviter la perte de ces deux pièces.

L'ennemi continua sa poursuite jusqu'à la forêt, sur la lisière de laquelle il lança une quantité considérable d'obus, afin de déloger l'infanterie qui s'y était réfugiée. A la suite de cette affaire, qui avait duré de 9h. du matin à 6h. du soir, la division Reyau rentra à Orléans ainsi que le bataillon de tirailleurs et l'artillerie qui avaient marché avec elle. La retraite des troupes et le bruit de l'artillerie ennemie se rapprochant de plus en plus, causèrent, parmi les nombreux spectateurs attirés par la canonnade et venus en voiture, principalement d'Orléans, une panique qui, se communiquant de proche en proche, traversa tout Orléans et ne s'arrêta qu'à la rive droite de la Loire.

Le général de la Motte Rouge se porta immédiatement sur la route de Paris pour arrêter la retraite et mettre un peu d'ordre; il trouva la queue de la colonne entre Saran et Cercottes, et établit les troupes de la manière suivante:

En première ligne, un bataillon du 29e de marche; en 2e, le régiment des mobiles du Cher; enfin en 3e ligne, le régiment des mobiles de la Nièvre qui, s'était très honorablement battu pendant la journée et avait fait des pertes sérieuses. Ce régiment était appuyé par une batterie d'artillerie, soutenue par un détachement des éclaireurs de l'Ouest (160 hommes) et un escadron de dragons; le tout dans le long défilé formé par la route, à travers la forêt.

Ces troupes d'infanterie avaient pour consigne de défendre la route, si elles étaient attaquées par l'ennemi et, dans le cas où elles ne pourraient résister, de se jeter dans la forêt pour tirer ensuite sur la route.

Dès la veille et lorsque la marche de l'ennemi avait paru menaçante, des ordres avaient été expédiés par télégraphe aux généraux commandant les 2e et 3e divisions du 15e corps de se porter avec leurs troupes sur Orléans le plus promptement possible et par les voies ferrées.

Dans la matinée et la journée du 10, il arriva 5 bataillons de la 3e division qui furent immédiatement reportés aux Ormes, à Ingré et à Saran, afin de défendre la gauche de la forêt, dans le cas où l'ennemi tenterait un mouvement tournant de ce côté.

Ces troupes étaient en position pendant l'affaire d'Artenay, à laquelle elles ne purent prendre part, parce qu'il eût été imprudent de dégarnir la large trouée qui est à l'ouest de la forêt et par laquelle on peut facilement arriver à Orléans.

Il est très regrettable que le manque de temps ne nous ait pas permis de renforcer les troupes qui étaient à Artenay, car l'insuccès de la journée du 10 eut un effet moral doublement fâcheux pour nous, d'abord en donnant confiance à l'ennemi et, en second lieu, en démoralisant notre jeune infanterie sur laquelle l'artillerie ennemie avait produit une profonde impression.

A partir de la nuit et jusqu'au lendemain matin, il arriva par le chemin de fer huit bataillons qui furent placés de la manière suivante:

Deux bataillons à Saran ;

Un régiment de 3 bataillons à Saint-Jean,

Et 3 bataillons en réserve dans la ville.

Dans la matinée du 11, l'ennemi reprit sa marche sur deux colonnes, l'une par la route de Paris, l'autre par les Ormes. Dès huit heures et demie du matin, les trois bataillons qui étaient aux Ormes avec une batterie d'artillerie, virent apparaître l'ennemi sur plusieurs points. Après avoir repoussé une première attaque, ils furent obligés, après une résistance énergique, de céder le terrain devant des forces de beaucoup supérieures en nombre et en artillerie, et se mirent en retraite sur Orléans. Arrivé à Villeneuve-les-Ormes, à hauteur d'Ingré, où était établi un bataillon de chasseurs, le général Peytavin prit une nouvelle position qu'il dut encore quitter, parce qu'il était à ce moment débordé sur sa droite par l'infanterie ennemie et, sur sa gauche, par la cavalerie qui le menaçait d'un mouvement tournant sur la Loire.

Le 33e de marche, qui avait été poussé en avant pour appuyer les troupes engagées, ne put que soutenir la retraite, en empêchant l'ennemi de tourner la droite du général Peytavin qu'il semblait vouloir couper d'Orléans.

Du côté de la route de Paris, le 29e de marche et les mobiles qui étaient chargés de la défendre, n'opposèrent qu'une résistance insignifiante à la marche de l'ennemi qui s'avança rapidement vers Orléans. Au lieu de se jeter dans la forêt où cette infanterie aurait été à l'abri et d'où elle aurait empêché l'ennemi d'arriver par la route, ces troupes se retirèrent sur la ville.

Le régiment de marche de la 3e division qui était à Saran et qui s'était étendu vers sa gauche, afin de tâcher de donner la main aux troupes qui défendaient les Ormes, ne fut pas attaqué directement; mais, se trouvant débordé à la fois sur sa droite, par la retraite précipitée des troupes qui défendaient la route et, sur sa gauche, par le mouvement rétrograde que le général Peytavin avait été obligé de faire devant les forces supérieures de l'ennemi, ce régiment se vit dans l'obligation de se replier sur Orléans.

Il ne restait plus au général de la Motte Rouge, pour parer aux événements, que la réserve de trois bataillons, arrivés le matin même de Bourges, 39e de ligne (un bataillon), légion étrangère (un bataillon) et 5e bataillon de chasseurs. Il se mit à leur tête, pour se porter sur la route de Paris qui était le point le plus menacé et donna l'ordre en même temps au 12e de mobiles qui était rentré à Orléans, de se porter sur le chemin de fer pour appuyer le mouvement offensif dont il avait pris la direction.

Arrivé à un kilomètre environ de la porte du chemin de fer, le 39e qui était en tête de la colonne rencontra l'ennemi. Le lieutenant-colonel qui commandait, déploya successivement toutes ses compagnies à droite et à gauche de la route du faubourg. Le bataillon de chasseurs, qui marchait immédiatement après le 39e, fut presque aussitôt obligé de se porter en entier dans les vignes, à gauche du 39e, afin d'arrêter la marche d'une colonne ennemie qui cherchait à se glisser entre le 39e et la droite des troupes de la division Peytavin et qui semblait vouloir empêcher ces dernières de regagner la ville. Ce bataillon débaya le terrain, mais comme il avait près de deux kilomètres à couvrir, il fut obligé à son tour de se replier; il opéra sa retraite en bon ordre et en défendant le terrain pied à pied. Pendant que ce mouvement s'effectuait, l'ennemi cherchait à tourner en même temps la droite du 39e par la gare des Aubrais. Afin d'arrêter ce mouvement, le général de la Motte Rouge se vit dans la nécessité de disposer du dernier bataillon de réserve qui lui restait (la légion étrangère) pour le porter de ce côté qui était très sérieusement menacé par l'ennemi.

Partout, dès le début, chacun de ces trois bataillons, par des attaques vigoureuses, repoussa l'ennemi, mais celui-ci disposait de forces trop considérables pour que notre succès pût être décisif. Après avoir soutenu pendant plus de deux heures une lutte acharnée, surtout dans le faubourg et la gare des Aubrais, le 39e, le bataillon de chasseurs et la légion étrangère furent obligés de rentrer en ville. Le général de la Motte Rouge présida lui-même à la défense du faubourg à la tête de ses troupes, au milieu d'une grêle d'obus que l'artillerie ennemie faisait pleuvoir sur la porte du chemin de fer. Après avoir tenu longtemps dans cette position, où les projectiles ennemis nous firent éprouver des pertes sérieuses, n'ayant plus un seul bataillon de réserve pour repousser l'ennemi et ne voulant pas continuer la lutte dans l'intérieur de la ville, il crut devoir prendre le parti de se retirer sur la rive gauche de la Loire. Pendant que cette retraite s'effectuait, le 5e bataillon de chasseurs et le 27e de marche avaient pris position sur la ligne du chemin de fer, entre le faubourg Bannier et la route des Ormes, où ils restèrent jusqu'à 5 heures du soir, protégés par la levée du chemin de fer, afin de donner aux troupes le temps de passer la Loire sur le pont où il y avait un très grand encombrement résultant, non seulement du passage de l'armée, mais encore de celui des habitants et de nombreux troupeaux qui cherchaient un refuge sur l'autre rive. Cette arrière-garde formée par le 5e bataillon et le 27e de marche, fut la dernière à passer le pont. Deux bataillons furent déployés sur la rive gauche, en arrière du pont, pour protéger la retraite qui s'effectua sans être inquiétée par l'ennemi.

Celui-ci n'entra dans la ville que quelques heures après le départ de nos troupes. Le mouvement fut opéré en bon ordre; toutefois on comprend que les détachements venant de divers points et ayant toute une ville à traverser, les corps se trouvèrent plus ou moins mélangés.

Le général de la Motte Rouge qui était resté à la tête du pont, ne voulut point faire sauter ce dernier; d'abord parce que sa destruction n'aurait pu arrêter l'ennemi, la Loire étant guéable partout, et, en second lieu, parce que ce pont pouvait plus tard nous devenir utile pour nos opérations.

Après s'être arrêté plus de deux heures à Olivet, pour recueillir tout son monde, le général de la Motte Rouge continua sa marche sur la Ferté, où il arriva vers minuit avec sa tête de colonne. Il fit séjour le 12, le 13 et le 14, non seulement afin de remettre un peu d'ordre dans les corps, mais aussi pour ne pas démoraliser ses troupes par une retraite trop précipitée.

Toutefois, dès le 12 au soir, il crut devoir quitter le bivouac qu'il avait pris, pendant la nuit, tout autour de la Ferté, pour aller prendre position sur les hauteurs de Saint-Aubin qui présentaient de très bonnes positions de défense.

Si le 15e corps n'a pu empêcher l'ennemi d'entrer à Orléans, si ce dernier n'a pas trouvé sur ce point toute la résistance qu'on aurait pu lui opposer, cela tient d'abord à la composition de nos troupes d'infanterie dont la plupart des hommes voyaient le feu pour la première fois et, en second lieu et surtout, à ce que le corps n'a pu être réuni assez à temps et a été surpris au moment où il commençait à peine sa concentration.

Ce ne fut que par une dépêche en date du 6 octobre que le général commandant le 15e corps fut chargé de prendre la direction des opérations au delà de la Loire. Arrivé le 7 à Orléans, il prescrivit immédiatement l'occupation de Pithiviers qui eut lieu le 8; dès ce jour même, il préparait des instructions pour réunir à Orléans les 2e et 3e divisions de son corps et faire occuper Montargis et Fontainebleau par la 1ere division, lorsque, le 9 au matin, il eut la certitude que l'ennemi avait reçu de nombreux renforts après l'affaire de Toury, qu'il s'était concentré en deçà d'Etampes et qu'il marchait sur Orléans avec des forces considérables et une nombreuse artillerie. Il donna l'ordre immédiatement, par le télégraphe, aux commandants des 2e et 3e divisions d'arriver en toute hâte par les voies ferrées à Orléans. Mais en raison de la rapidité de la marche de l'ennemi qui avait déjà fait tous ses préparatifs depuis plusieurs jours, et de l'encombrement qui régnait à la gare de Vierzon et sur la voie, il fut impossible de concentrer les 2 divisions du 15e corps à Orléans assez à temps pour soutenir les troupes d'Artenay et pour défendre, le lendemain, les abords de la ville d'Orléans, contre un ennemi de beaucoup supérieur en nombre et en artillerie.